

Avec des mots courts

Louise de Gonzague Pelletier

Number 14, Spring 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15338ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

de Gonzague Pelletier, L. (1982). Avec des mots courts. *Moebius*, (14), 27–34.

LOUISE DE GONZAGUE PELLETIER

avec des mots courts

*à toi mon oriental et à ton peuple palestinien
ma conversion à l'origine de ton amour sur ma peau*

sans heures je transcris tes gestes
belle automate possédée

*

scellée dans l'horizon je demeure immobile
paralysant même le silence camouflé

un seul poème se replie dans ton pays d'oiseau
et le deuil maudit rejoint l'affliction

admirablement belle je me dévêts dans l'absolu
et me rends

un délire cramois me survit comme un péché d'origine
impossible

l'ivoire de la terre brille et charge mes doigts d'une
odeur
passagère

mais cette lueur autour de ta main sage me conduit à
l'ombre
de la parole

ne me lis pas en diagonale peut-être hêleras-tu ma
peau
sans paragraphes

dans l'abîme incertain je plonge plomb et souffre
sans rougir
amoureuse subitement

tel quel ton rire grenade s'expose à la perversion
coincée en toi

vers tes joies séchées j'accours et ma parole amante folle
te donne à boire

dans la peur je m'éclipse
si tu doutais de moi une névralgie osseuse consumerait
mes pleurs

abandonne-moi rouillée de chaleur et j'interdirai à
jamais
les nuits plaines endolories

frileuse enfin dans ce matin huileux je commence à vivre
comme une feuille dans l'eau

pareille à la blancheur de la mer je m'étale flaque
apparemment la nuit m'assoiffe

tourmente-moi jusqu'à la vision de la conciliation
alors je t'écrirai dans l'ordre

humanr la pluie je me fripai dans un sortilège d'eau
tu me reconnus dans le goût

dans tes lèvres d'algues et d'eau je flotte tendre
assourdie
pour chavirer dans l'onde indocile

ton pays de menthe bouscule mes hanches tu me sur-
prends
un baiser au coeur l'imprécision dénouée

dans le désordre se dissèque le temps et mon anatomie
s'accroche aux fleurs des champs

polyphonie je mange le matin saoufle dans la joie du
soleil
qui éclaire ton chant à pleines dents

très tard tu m'ensevelissais dans l'amour et je m'en-
chaînais
dans l'obscur bruit de ton ravin minéralisé

mais dans mon ossature la moëlle calcule les cristaux
noyés
dans ta gorge surcharge déchaînée

un mot fatal pousse ma plume une syllabe aride
s'arrondit
puis se fige entassée au fond d'elle-même

je dis ton nom comme l'aile de l'hirondelle
sifflant ses rires cuivrés dans l'espace lointain

transporte-moi comme une montagne je maigrirai
sonore
dans la courbe de tes épaules démultipliée

si le cimetière porte l'automne je traîne l'été
et les feuilles crues de l'air hypothèse endormie

je ne sais pas marcher dans l'absence de l'eau et me
condamne
au crachat majestueux de la fleur poussiéreuse

un rêve enlacé dans mes yeux toi rougi de promesses
fluides
s'effaçant dans l'équilibre désert de mon geste

quand tu boiras mon sang je m'épuiserai femelle dans la
détonation
amoureuse béat tu m'inscrira au début du roman

inutilement le silence meurt dans l'explosion de mes
yeux
rapide le sang frais s'étale seule ma voix claque

irréversiblement je me donne aux oliviers de ton pays
afin que tes yeux d'huile brûlent mes surfaces d'odeur
brune

renaissance au creux de la sauvagerie sais-tu que la
désolation
pâlit ma chair blanche toutes les douleurs flottent
invisibles

je te fixe dans le mot de ma page
crayon fatigué piège à la mine de plomb

alinéa

jamais cette danse charnelle ne convertira ma poésie
au risque acide des chairs étrangères mes veines
bien en place

si tu m'apaises je disloquerai le monde entier
dans le mystérieux amour des choses muettes et
questionnerai
l'impensable

un simple sourire et ma chair t'accueille pudiquement
je me déshabille sans apercevoir l'atone gravité qui
trouble
tes dents

complètement en déroute mon regard saigne et mes yeux
blottis
sous leurs paupières fastidieuses veulent désert
l'intérieur
du corps

possiblement ce silence digital ouvre mes veines
j'arrose mes vagues errances dans la folie prémonitoire
de la mort
comme une voile s'ouvre la négation

d'où vient ce corps dans l'écoute de ma chair?
des mots tendus bleus dans ma bouche où les voyelles
imperceptibles t'aiment complètement nues

ma poitrine roucoule ton chant nécessaire à ma
survie
les oiseaux de ta vie coulent dans le ciel mes reins greffés
aux tiens

perdue dans ce lointain pays je cherche un seul regard
sortilège
qui s'enlancerait dans mes paumes émaciée paisible
j'oublierais
le lendemain

lointainement cet amour imprévu dans mon rire pousse
mon visage dans le suc laiteux des fleurs l'arôme
se dégage dans mes paumes

retrouve mes pas scellés à ta demeure tu sauras cet
instant
meurtri jaillissant de ton souffle et mes inventions au
lever
du soleil enroulées de lumière

ainsi ta voix basse me dénude comme une jeune mariée
à l'anneau d'or je consacre ta chair à la hauteur
de mes stigmates imaginaires

ne saisis pas mon frisson essoufflé inutile ce mal
gonflé
laisse-toi ameuter par tes rêves sim-
ples éperdûment
je te souffle la vie sans angoisse ni perte

quelle folie invraisemblable m'amène aux rivages de la
mémoire?
si je m'éveillais dans la tendresse des preuves im-
possibles
paginées en-dessous de moi?

qui crie ainsi à la frontière du monde sinon mon visage
solitaire heurté et mes enfants gercés? je n'écris
que dans l'équilibre de ma douleur

si loin de mon prénom tu oublies certainement le
fantôme
de ma mémoire nordique qui te broiera comme des
lettres folles
une fleur fêlée s'ajoute à ma déraison

pourquoi écris-tu mon corps lorsque j'éclate comme un
grand
fracas apprivoisé les hâles de mes nervures et l'in-
nocence
éblouie de mes yeux? l'échancrure nous déforme

si mince cette lune dans le fluide astral que je refais
mes yeux pour inventer un contour blanc les étoiles
s'entrechoquent admirables se pose la noblesse de
mon visage

où puises-tu cette rudesse soyeuse qui m'écrase ver-
tébrale
et m'achemine à tes lèvres? pour me reconnaître
suffirait-il
que je mûrisse de peine? le bleu de l'amour entre en
toi
comme une fleur dans ma chevelure

ne me parle plus ainsi du vert armé mon âme périt
dans le kaki
ne supporte aucun soufre même dans l'aveu de
l'amour pense à
tous les oeillets dociles qui poussent dans l'été de mon
corps
la jungle assourdit mes os et les tubercules pétrissent ma
chair
 de rayons d'air endors-toi sur mes songes je
crépète
 mon homme mon oriental le corsage du ciel
s'agrandit de nous
 bleu or et encor
